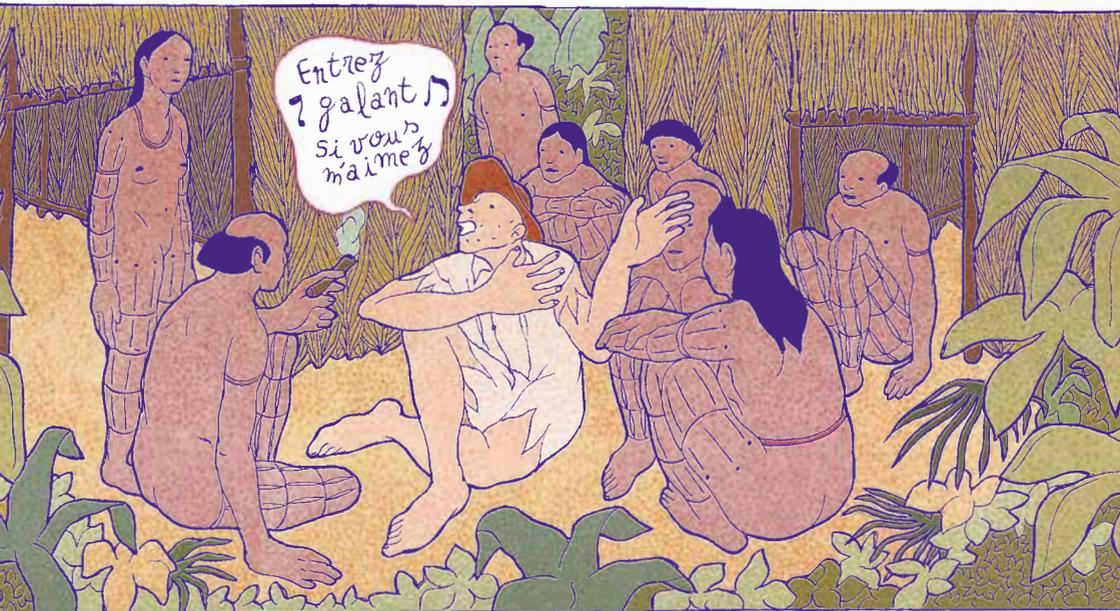


ANTIPODES

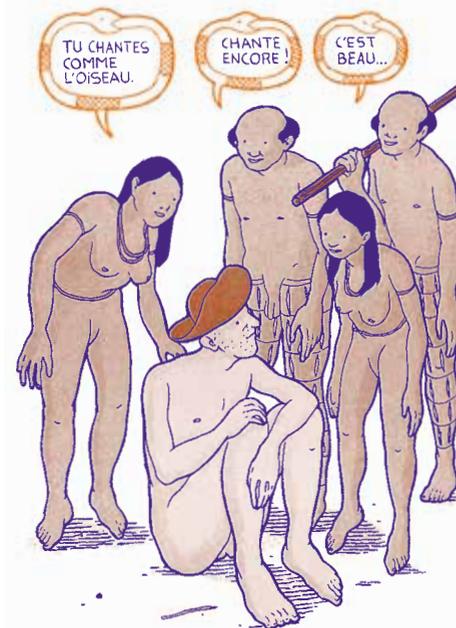




"ÇA A L'AIR BIEN
COMPLIQUÉ L'UNIVERS
DE TES AMIS FRANÇAIS"

L'EXPÉDITION DE VILLEGAGNON EN QUELQUES DATES

- 31 octobre 1517 En rupture avec les pratiques de l'Eglise catholique de Rome, Martin Luther, moine et théologien allemand publie *les 95 Thèses* à l'origine du protestantisme.
- 1554 Henri II décide d'installer une colonie au Brésil où les protestants pourront exercer leur religion en sécurité.
- 14 août 1555 Villegagnon quitte le port du Havre accompagné de 600 passagers pour installer une colonie française au Brésil.
- 10 novembre 1555 L'équipage atteint la baie de Guanabara et érige le fort Coligny.
- 1559 De plus en plus contesté, et après une série de révoltes, Villegagnon doit quitter fort Coligny et rentrer en France.
- 1560 Fort Coligny est attaqué et détruit par les Portugais. Rentré en France, Villegagnon participe aux guerres de Religion aux côtés des catholiques.
- 24 août 1572 La nuit de la Saint-Barthélemy marque l'apogée de la violence des guerres de religion en France avec le massacre de plusieurs milliers de protestants par des catholiques à Paris.
- 1578 Jean de Léry, membre de l'expédition, publie *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*.



1557, tandis que l'Inquisition sévit en France où les manifestations de protestantisme sont sanctionnées par la mort depuis la promulgation de l'édit de Compiègne, Nicolas, héros nu, vit dans la jungle auprès des Tupinambas dans la baie de Rio. D'abord fait prisonnier, Nicolas use de son talent pour le chant afin de s'intégrer parmi ses ravisseurs, décidant finalement demeurer auprès des Indiens plutôt que de retrouver Fort Coligny où Villegagnon, en mission pour installer une colonie française, gouverne par la terreur.

Dans ce moment où l'évidence admise du catholicisme est battue en brèche par l'émergence du protestantisme, les Tupinambas incarnent une nouvelle expérience radicale de l'altérité culturelle et religieuse. Pour chacun des protagonistes, c'est la découverte d'un nouveau monde où l'étrangeté est la norme. Dans cette jungle brésilienne où plusieurs violences s'opposent, l'une par les armes, l'autre par le cannibalisme, sous la plume de David B. et les traits d'Eric Lambé émergent des réflexions autour de la notion de barbarie, celle que l'on projette sur l'autre comme celle qui, parfois, se cache en nous.

Partant d'une réalité historique méconnue, David B. saisit toute la drôlerie, la cruauté et parfois l'improbable de cette séquence dite de la France Antarctique pour déployer un récit d'aventure plein de fantaisie et de profondeur. Eric Lambé trouve le langage graphique pour exprimer toute l'étrangeté des Indiens pour les occidentaux, des occidentaux pour les Indiens, faisant d'*Antipodes* une véritable fable poétique.



ENTRETIEN AVEC DAVID B. ET ERIC LAMBÉ

L'Histoire, point de départ de la fiction

D.B : J'avais lu un certain nombre de choses sur Fort-Coligny et cette tentative d'installation des français au Brésil. C'est une colonisation ratée, méconnue, et un point de départ idéal pour créer **une œuvre de fiction que je définirais comme un conte philosophique d'aventures**. Je pars de l'Histoire et j'y insère une dose d'humour. En l'occurrence j'ai travaillé cet imaginaire autour des peuples qu'auraient rencontré les explorateurs. Les européens tenaient à leurs fantasmes, leurs légendes. Les occidentaux ont construit cette image de l'antipode comme quelqu'un qui a les pieds à l'envers. C'est l'idée d'un bout du monde, un endroit imaginaire où, au prétexte qu'ils habitent l'autre bout de la terre, on imagine que les gens marchent et pensent de travers. Ces fictions sociales, ces histoires que les gens se racontent les uns sur les autres sont passionnantes à creuser. Dans *Antipodes* se superposent les projections des Indiens sur les blancs et celles des blancs sur les Indiens, le vrai et le faux dialoguent en permanence.

E.L : David a cette capacité à poétiser ses connaissances accumulées pour en faire des fables. En dépit du cadre historique, il crée des histoires de fiction. C'est presque la première fois que j'ai l'impression de faire une vraie bande dessinée, avec un vrai héros, des aventures. Dans *Antipodes*, le romanesque s'installe par un certain décalage avec le réel historique, une part de fantaisie.

Antipodes nous plonge immédiatement dans un univers assez étrange. Si ce sujet m'a intéressé, davantage que pour des raisons historiques, c'est en raison de ma fascination pour ces quelques tribus indiennes qui vivent encore au Brésil, de façon assez primitive, en quasi-autarcie. Placer un personnage dans ce décor, qui renverse tous les tabous, remet en cause la façon dont nous fonctionnons en tant qu'occidentaux, met en place une atmosphère, une étrangeté sur le plan graphique. Il y a d'un côté tous ces tatouages et ce personnage de Nicolas qui apparaît en héros nu. C'est assez inhabituel, fécond et poétique.

Une réflexion autour de la sauvagerie

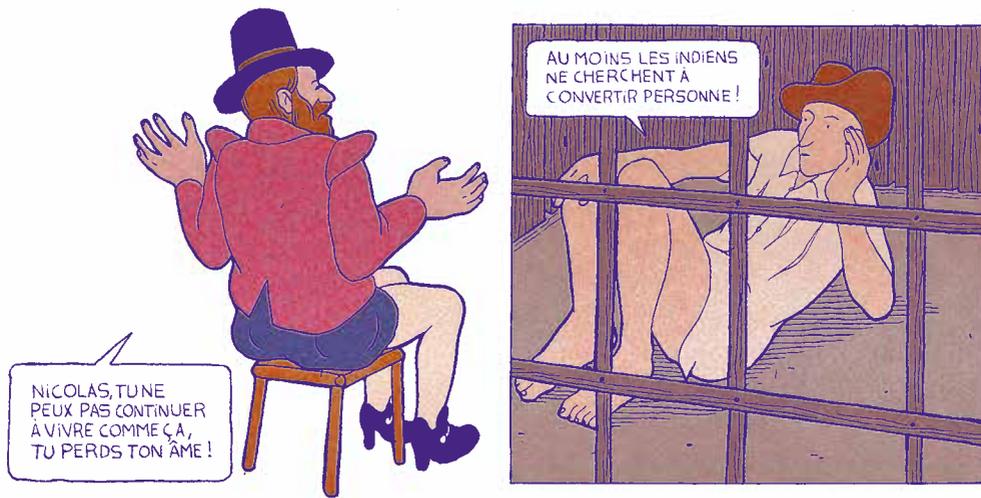
D.B : Eric voulait faire une bande dessinée sur la sauvagerie. Dans *Antipodes*, nous mettons en scène celle des Tupinambas, avec le cannibalisme, ce rituel que chaque membre du village partage en absorbant un morceau de la chair de l'ennemi vaincu, mangé puis digéré. Et puis, aussi,

"L'ANTIPODE [...] C'EST L'IDÉE D'UN BOUT DU MONDE, UN ENDROIT IMAGINAIRE OÙ, AU PRÉTEXTE QU'ILS HABITENT L'AUTRE BOUT DE LA TERRE, ON IMAGINE QUE LES GENS MARCHENT ET PENSENT DE TRAVERS."

celle des occidentaux. Villegagnon était un soldat, un militaire, quelqu'un d'extrêmement violent et c'est son autoritarisme qui provoquera la chute de la colonie. La violence était omniprésente dans ces deux sociétés. Montrer cette violence occasionne une réflexion et, parfois, de la drôlerie, notamment lorsque les Tupinambas considèrent une autre tribu comme barbare car eux aussi mangent de la chair humaine mais sans la faire cuire. Nous sommes toujours le sauvage d'un autre.

E.L : Je n'avais pas envie de dessiner de banquet de chair humaine. Nous l'avons donc fait de façon assez elliptique. Il fallait que cela apparaisse. Ce sont des images fortes, des fêtes collectives, qui créent une atmosphère singulière. Nous avons donc fait le choix de reprendre les gravures de Théodore de Bry sur les pages de garde car je ne me sentais pas de représenter la découpe des corps.





Éviter le point de vue du colon

D.B : Ce que l'on sait des Tupinambas nous a été rapporté par des missionnaires européens, français ou portugais. Il y avait cette idée d'envoyer des français vivre chez les Indiens, comme les Indiens, pour servir d'intermédiaire entre les colonisateurs et les autochtones. Ils ont vécu parmi eux, tenté de les convertir avant de rapporter, souvent de façon biaisée, leurs expériences. Ce qui les choquait le plus était le cannibalisme et la nudité. **Nous tenions, dès le début à ce que l'histoire s'ancre chez les Tupinambas.** Il ne fallait pas qu'on découvre les Indiens, comme c'est souvent le cas, à travers le regard du colonisateur. Ici, l'histoire est davantage racontée du point de vue des Indiens. Nicolas cherche à s'intégrer à cette société avec une certaine réussite, comme ce fût le cas de quelques rares français, même si, sur certains points, il est en porte-à-faux, notamment sur la question du cannibalisme. **Il fallait montrer les incompréhensions, les fantasmes que chacun peut projeter sur l'autre.**

E.L : Nicolas est un personnage intéressant car libre, dépourvu de préjugés. Un clochard de la jungle, de bonne volonté. Même sur le tabou du cannibalisme, il s'est montré relativement ouvert. Il est en proie à une forme de folie car il n'est plus de nulle part, son mode de vie n'est plus occidental et il n'est pas tout à fait Indien.

Cette histoire était très agréable à dessiner car pleine de mouvements de danses, de nudité. La représentation graphique des Tupinambas m'intéressait davantage que celle de costumes de la Renaissance. Comme il y a peu de documentation, que les références doivent être relativisées concernant l'apparence des Tupinambas, il y avait une part importante d'invention, de liberté. Les scénarios de David sont assez graphiques, il découpe, construit le récit en images. Donc, en tant que dessinateur, on peut s'abandonner à cette recherche de mouvement. J'ai voulu me positionner comme un spectateur de théâtre, en gardant un cadrage qui montre les personnages en entier. Ils ne sont pas figés, toujours dynamiques.

"NICOLAS EST UN PERSONNAGE INTÉRESSANT CAR LIBRE, DÉPOURVU DE PRÉJUGÉS. UN CLOCHARD DE LA JUNGLE, DE BONNE VOLONTÉ. MÊME SUR LE TABOU DU CANNIBALISME, IL S'EST MONTRÉ RELATIVEMENT OUVERT."

La découverte du mode de vie Tupinamba

D.B : Les européens intégrés aux sociétés indiennes y bénéficiaient d'une liberté nouvelle. Ils n'étaient plus embêtés par les contraintes de leur religion. Les Indiens n'étaient pas prosélytes, ils accordaient une certaine paix religieuse à ceux sur qui le conflit entre catholicisme et protestantisme pesait. Un personnage comme Nicolas vit nu, de chasse et de pêche avec sa femme Pépin. A l'inverse, la vie à Fort-Coligny est sous l'autorité d'un roi et d'un gouverneur violent.

Villegagnon s'est installé sur un îlot dépendant de la terre ferme qu'il a fallu fortifier pour repousser les attaques des portugais. Il dépendait des indiens pour la nourriture, là où la jungle est un lieu assez simple pour se nourrir. Il y avait donc une rudesse de la vie des occidentaux. Les gens qui vivaient parmi les Indiens se rendaient bien compte qu'ils bénéficiaient dans la jungle d'un mode de vie plus adapté. Par exemple, le produit des tatouages éloignait les insectes, là où les occidentaux, avec leurs bas, leurs hauts de chausse et leur pourpoint mouraient de chaud et étaient infestés de vermine.



"CERTAINS PENSENT QUE LES INDIENS NE SONT PAS
DES ÊTRES HUMAINS. POURTANT, UNE ÂME, ILS EN ONT
UNE ET ELLE N'EST PAS PLUS NOIRE QUE LA NÔTRE."



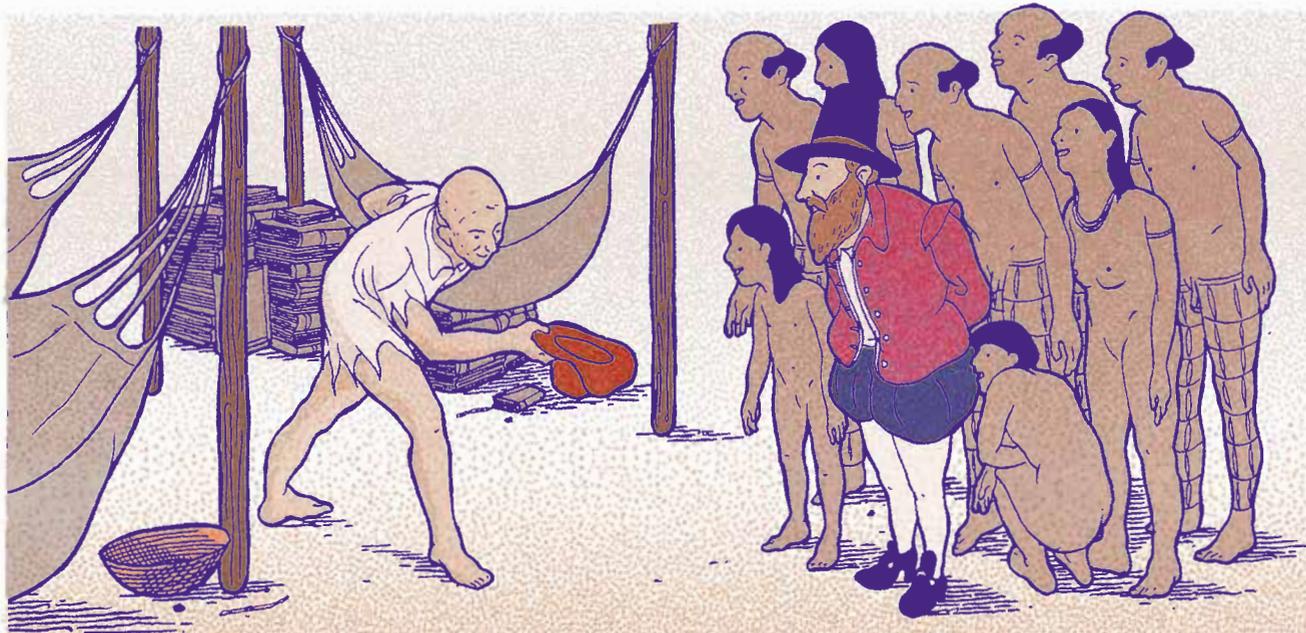
“LES GENS QUI VIVAIENT PARMI LES INDIENS SE RENDAIENT BIEN COMPTE QU’ILS BÉNÉFICIAIENT DANS LA JUNGLE D’UN MODE DE VIE PLUS ADAPTÉ. ”

Un échange entre Nicolas et Tupinambas

D.B : Dans ce récit d’aventure, j’ai voulu mettre en scène une histoire d’amour. Cela n’était pas évident car la vie des femmes dans ces sociétés indiennes n’avait rien d’enviable. Nous ne pouvions donc pas présenter un personnage de femme émancipé. Il fallait rester crédible mais j’ai essayé de lui donner le rôle le plus prégnant possible, en absentant des choses comme le travail quotidien aux champs.

Il y a un échange entre Nicolas, Pépin, et les Tupinambas. Nicolas bénéficie de la connaissance des Indiens pour vivre relativement agréablement dans une nature inconnue. Lui amène ses chants et ses livres. Les récits de voyageurs révèlent que les Indiens étaient très sensibles à la musique, c’est d’ailleurs la première chose qu’ils aient adopté des occidentaux.

E.L : Je voulais que la musique exprime graphiquement l’apport de Nicolas aux Indiens. Elle accompagne la fête comme les batailles. Nicolas chante dans différentes langues et nous avons trouvé cette astuce de dessiner les contours des phylactères pour souligner cette singularité et cette étrangeté sonore des langues et du chant tout en gardant une lecture fluide.

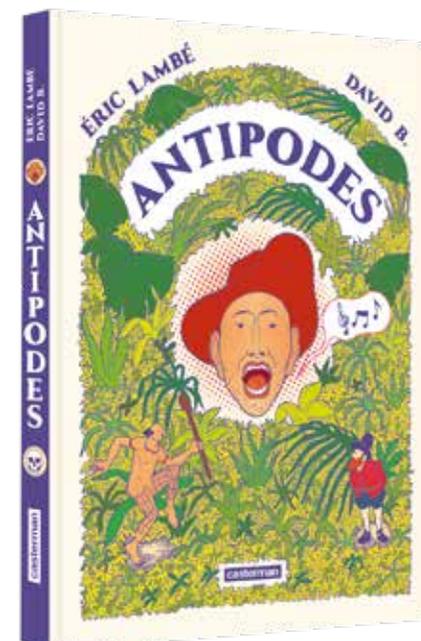


LES AUTEURS

Né à Nîmes en 1959, **David B.** s’inscrit à l’École d’Arts Appliqués Duperré à Paris, où il suit les cours de Georges Pichard qui influencera – avec Tardi – son style noir et blanc. Il travaille ensuite dans de nombreux magazines et est un des membres fondateurs de l’Association.

Il y publie notamment les six tomes de *L’Ascension du Haut-Mal*, un récit autobiographique qui revient sur sa vie familiale avec un grand frère épileptique. En 1992, il s’installe à « l’Atelier Nawak » avec Lewis Trondheim, Christophe Blain – avec qui il publiera *La Révolte d’Hop-Frog & Les Ogres* –, Jean-Christophe Menu, Didier Tronchet suivi de Joann Sfar – avec qui il écrit et dessine *Urani* –, puis en 1995, il fonde « l’Atelier des Vosges » avec la plupart des auteurs de l’Atelier Nawak mais également Emmanuel Guibert ou Marjane Satrapi. C’est le début de ce qu’on appelle « la nouvelle bande dessinée », une nouvelle génération d’auteurs qui révolutionna les codes de la bande dessinée dans les années 90. En 2008 il reçoit le Grand Boum de la ville de Blois pour l’ensemble de son œuvre. David B. vit à Bologne, en Italie.

Eric Lambé, dessinateur, a collaboré à diverses revues (*Frigorevue*, *Frigobox*, *Bill*, ou *Pelure Amère* dont il fut cofondateur) avant de signer son premier album, *Les Jours ouvrables*, aux éditions Amok en 1997. Il est également l’auteur de *Sifr* (éditions Amok), *Ophélie et les directeurs des ressources humaines* (éditions Fréon) et *Alberto G.* (scénario Philippe de Pierpont, Frémok / Le Seuil). Il gagne avec Philippe de Pierpont en 2017 le Fauve d’or pour le prix du Meilleur album pour *Paysage après la bataille*.



EN LIBRAIRIE
LE 28 AOÛT 2024

112 PAGES COULEURS
230 MM X 310 MM
COUVERTURE CARTONNÉE

22 €

casterman

CONTACT PRESSE

Hélène Ullmann

helene.ullmann@casterman.com

+33 (0)6.58.75.57.13

BELGIQUE

Valérie Constant – apropos

v.constant@propos.com

+32 (0)473 855 790

CONTACT LIBRAIRIES & SALONS

Pauline Makowski

pauline.makowski@casterman.com

+33 (0)1 55 28 12 40

